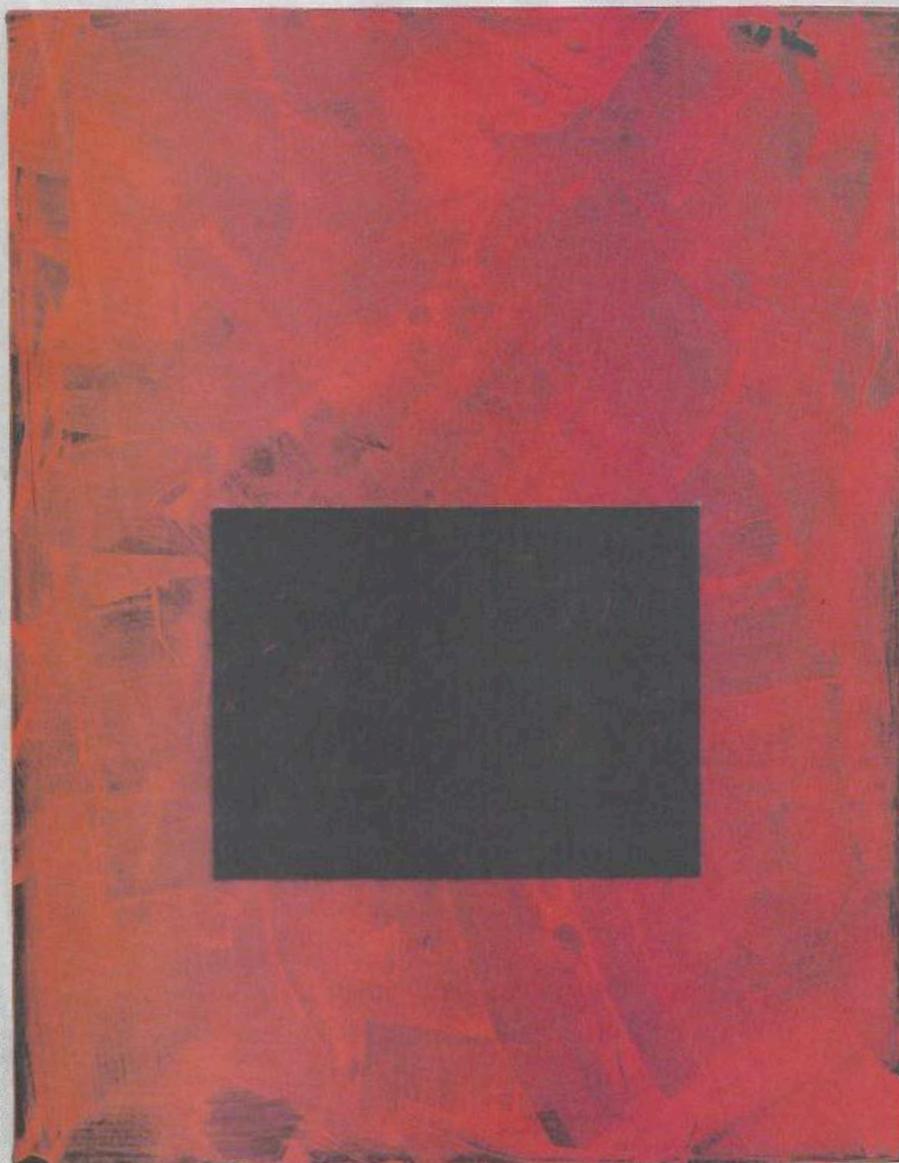


La peinture en trio féminin et new-yorkais



COURTESY GALERIE LA FOREST DIVONNE/L'ARTISTE OOR

Regina Bogat, "Kilgen", 2014, acrylique et bois sur toile, 71 x 56 cm.

En galerie bruxelloise, parcours de redécouvertes picturales à travers les œuvres d'appartenance avant-gardiste d'artistes américaines.

★★ **Bogat, Umlauf, Wagner** *Peinture* Du Galerie La Forest Divonne, 66 rue de l'Hôtel des Monnaies, 1060 Bruxelles. *Quand* Jusqu'au 23 mars. Du mardi au samedi de 11h à 19h.

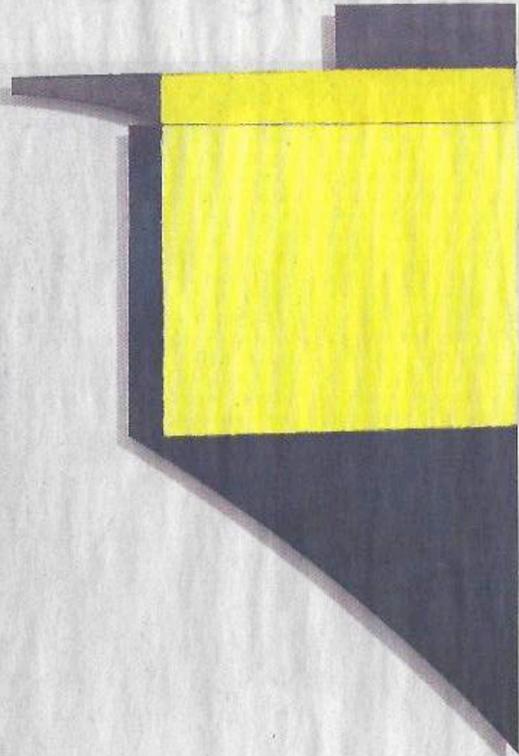
L'attention actuelle portée sur les artistes femmes trop peu mises en valeur jusqu'il y a peu, et c'est justice, conjuguée avec une actualité qui regarde volontiers dans le rétroviseur, offre l'opportunité de (re) découvrir des personnalités qui méritent un éclairage valorisant. C'est le cas particulièrement en cette exposition qui regroupe, grâce à la collaboration avec la galerie Zürcher (Paris/New York), trois femmes peintres américaines, reconnues aux États-Unis sans pour autant être des vedettes de première ligne. Elles ont néanmoins eu l'honneur d'expositions muséales notamment au MET et au Whitney Museum à New York ! Elles ont aussi en commun d'avoir été les épouses d'artistes et d'avoir vécu un peu dans leur ombre. On reconnaîtra sans peine que leur travail est resté presque inconnu en Belgique, voire en Europe, si ce n'est parcimonieusement à travers la galerie parisienne Zürcher. Toutes trois se sont engagées, dès les années 60/70 dans l'abstraction à caractère expérimental. De la sorte, elles ont participé à un renouvellement du pictural et à des formes avant-gardistes quelque peu distantes des théories greenbergiennes.

Associer

Depuis ses débuts au milieu des années soixante, Regina Bogat a contesté la planéité de la surface picturale en insérant dans ses peintures des éléments qui lui permettaient à la fois de donner du relief et de structurer les élans d'une abstraction plutôt lyrique. Elle a maintenu cette trajectoire entre gestualité vive et implémentation d'adjuvants géométriques et linéaires qui concrétisent la liaison de deux langages. Des dessins du milieu des années nonante, sur papiers libres aux formats irréguliers de manière à casser les codes, font état d'une abstraction tachiste et éclatée. Dans les deux périodes, un fond quasi monochrome sert de base toujours vigoureusement animée.

Déstructurer

Lynn Umlauf s'est engagée dans la même déstructuration de la surface peinte en travaillant dès les années septante, des toiles et des papiers découpés, parfois collés, dont la forme, toujours très dynamique par les courbes et irrégularités, devient le sujet de la



Merrill Wagner, "Yellow bird", 2003, peinture antirouille sur aluminium, 61 x 41 cm.

COURTESY GALERIE LA FOREST D'OPONNE/L'ARTISTE ©D.R.

Trois artistes

Regina Bogat : Née en 1928 à Brooklyn, elle vit à New York. Épouse du peintre Alfred Jensen. Fréquente les Reinhardt, Hesse, Judd et surtout Rothko. Elle fut une adepte du hard-edged avant d'intégrer des matériaux étrangers dans ses peintures.

Lynn Umlauf : Née en 1942 à Austin (Texas), elle vit à New York. Épouse du peintre Michael Goldberg, elle se partage entre la peinture et la sculpture. A exposé régulièrement en Italie, en France et en Allemagne. A exposé en 1978 chez Michele Lachowsky à Bruxelles.

Merrill Wagner : Née en 1935 à Seattle sur la côte Ouest, elle vit à New York où elle a épousé Robert Ryman (décédé cette année). Très présente sur la scène américaine et en collections muséales états-uniennes, elle compte cependant un solo en la galerie L'A à Liège en 1992 et un autre au Gemeentemuseum de La Haye où elle est représentée dans la collection.

COMMENTAIRE

Redécouverte ?

Par Roger Pierre Turine

Nous savions tous, de longue date, que Stéphane Mandelbaum, assassiné en 1986, à l'âge de 25 ans, à la suite d'une sordide histoire de vol de tableau, un Modigliani d'ailleurs faux, était un dessinateur hors pair.

Extrême en tout ce qu'il faisait, artiste hors du commun et citoyen en affaires avec la pègre, Stéphane Mandelbaum, le fils d'Arié et Pili Mandelbaum, avait le sens du raccourci, du tout est bon pour dire son ressenti, de la vie dissolue et d'une existence sur le tas sans repères ni autre destin que celui de "Vivre fort !", au point de s'y perdre.

D'abord apprécié de rares amateurs lucides qui avaient, dès le début, compris l'immensité de son talent, Stéphane Mandelbaum avait pour lui une utilisation conjugée du bic, de la mine graphite, du crayon et du fusain, parfois de l'huile sur toile et un sens aigu de l'image qui provoque, vous met en demeure de réaction.

Son univers était celui de ses accointances interlopes. Elevé dans une institution pour enfants caractériels, livré trop longtemps à lui-même, une rétrospective au Botanique, quelques mois après son tragique décès, illustra parfaitement une force de frappe qui pouvait s'exécuter en grand.

A l'époque, défendu par la galeriste Christine Colmant, Stéphane Mandelbaum fut montré ici et là, puis oublié. Jusqu'à ce qu'on le retrouve, il y a six ou sept ans, sur le stand de Didier Devillez dans une Foire Off. Et, plus récemment, au Salon Drawing Now de Paris. Il y a un an environ, le galeriste Pierre Hallet lui consacrait une belle expo et, surprise de dimension, voilà qu'après en avoir acquis une grande feuille au Drawing Now, le Centre Pompidou alloue à son oeuvre son espace graphique (du 6 mars au 20 mai, 4^e étage).

Une redécouverte inattendue pour cet enfant maudit qui admirait Rimbaud et Bacon et sera, à Paris qui y prend goût, montré du 27 avril au 5 juillet, en la Galerie DIX291, 10, Passage Josset, dans le XI^e arrondissement (son oeuvre gravé) et, du 17 mai au 6 juillet, à la Galerie Zlotowski, 20, rue de Seine, Paris 6^e.

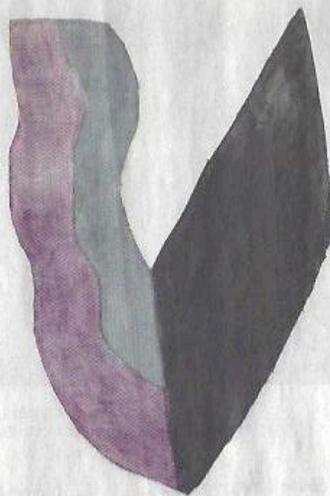
Redécouverte ? Sans doute, mais aussi et surtout reconnaissance au plus haut niveau de l'art contemporain. Ou tout l'art d'un dévoté applaudi désormais par des amateurs fortunés. Ainsi va l'art !

peinture. Les agencements, les interventions chromatiques et linéaires contrarient à leur tour toute rigidité formelle ou graphique et créent un dialogue interne qui va de l'harmonie à la contradiction. Ces peintures sont à mettre en connexion tant avec les recherches de l'époque d'un Franck Stella aux États-Unis, qu'avec celles des artistes français du post Support/Surface.

Rythme et complexifier

C'est en version plus minimaliste et ordonnée que s'exprime Merrill Wagner. Elle élabore, la plupart du temps, des structures rectangulaires, carrées ou circulaires dans lesquelles elle installe des graduations chromatiques à partir d'une tonalité. Elle décline ainsi une succession de jaunes ou de noirs dont les nuances et les valeurs de densité, dont la luminosité variable, apportent des effets optiques. En œuvrant sur divers supports qui vont de la toile, à l'acier ou à l'aluminium, en travaillant à l'huile aussi bien qu'à la peinture antirouille, en pratiquant parfois des découpes de la surface ou des adjonctions de toiles de formats variables, en inscrivant ses formes géométriques dans des surfaces irrégulières, elle multiplie, diversifie et complexifie les approches picturales. Et elle réveille le champ de la peinture.

Claude Lorent



Lynn Umlauf, "May 5", 1976 ; pastels acryliques, papier et toile, 160 x 103 cm.

COURTESY GALERIE LA FOREST D'OPONNE/L'ARTISTE ©D.R.